

«*Quod de te non esset et aliud praeter te...*»

Confessions, XII, VII, 7

La méditation par laquelle Augustin s'efforce de préciser avec rigueur son intelligence de Genèse, I, 2 : *terra erat invisibilis et inconposita*, au livre XII (III - IX) des *Confessions*, conduit par un progrès régulier à l'affirmation que Dieu n'a rien utilisé pour créer le monde, qu'il l'a fait *de nihilo* (VII - VIII). Cet article de foi (*De gen. ad litt. lib. imp.*, I, 2) est posé ici comme la conclusion logique de prémisses successivement acquises au cours de la recherche que rapportent les *Confessions* et résumées ou implicitement évoquées en ce début du livre XII : *Et ideo de nihilo fecisti caelum et terram* (VII). Or on doit reconnaître, avec quelques éditeurs des *Confessions*, J. Gibb & W. Montgomery (Cambridge, 1908), P. de Labriolle (Paris, 1925) que, précédant de peu la formule de conclusion, la phrase suivante fait difficulté : *Fecisti enim caelum et terram non de te : nam esset aequale unigenito tuo ac per hoc et tibi, et nullo modo iustum esset, ut aequale tibi esset, quod de te non esset* (VII). Les premiers la commentent ainsi : « The argument, it will be noticed, moves in a « vicious circle » : it is not « de te » for then it would be equal to Thee, and that would not be right, because it is not « de te » (p. 370, n. 7), et P. de Labriolle reprend leur jugement : « Dans les termes où il le pose ici, le raisonnement ressemble fort à un « cercle vicieux » (p. 334, n. 1).

C'est le dernier membre de la phrase, *quod de te non esset*, qui provoque la difficulté. Si on refuse d'admettre qu'Augustin, très ferme dans ce développement, ait eu soudain un relâchement d'attention, si on tente de rendre au texte une stricte logique, il est légitime de suivre ici un conseil qu'Augustin donne aux lecteurs de l'Écriture : *Sed cum uerba propria faciunt ambiguum Scripturam, primo uidendum est ne male distinxerimus* (*De doct. Christ.*, III, II, 2), et de reporter dans la phrase suivante la relative-substantif qui discrédite le raisonnement d'Augustin à la place que lui attribuent tous les éditeurs. Le texte serait alors le suivant : *...et nullo modo iustum esset ut aequale tibi esset. Quod de te non esset et aliud praeter te, non erat, unde faceres ea...* Sans doute, de nouvelles difficultés



sont ainsi soulevées, mais elles ne semblent pas écarter la correction proposée, dont les avantages sont certains.

Le jugement de valeur : *nullo modo iustum esset, ut aequale tibi esset* n'a pas besoin d'être autrement justifié. Il repose sur l'infériorité du monde en regard de la perfection de Dieu. Cette infériorité a été reconnue comme une évidence dès la lecture des écrits néo-platoniciens (VII, XI, 17), exploitée comme point de départ pour la recherche de Dieu (X, VI, 9), est enfin l'objet même des fortes antithèses qui précèdent immédiatement notre formule : ce qui distingue le monde de Dieu est la mesure de la distance qui les sépare dans l'être (*tanto a te longius, quanto dissimilius* — XII, VII) ; à la plénitude de l'être de Dieu (*id ipsum, id ipsum* — *ibid.*) s'oppose la qualité de l'être créé, principalement du monde matériel dont il est question ici, pour laquelle Augustin multiplie les réserves d'expression (*utcumque erat* — VI et VII, *in quantumcumque sunt* — VII) ; enfin la nature même de la matière a été réduite, en dernière extrémité, à la *mutabilitas* (VI), alors qu'inversement Augustin invoque Dieu en ces termes : *tu, domine, qui non es alias aliud et alias aliter* (VII).

Il semble licite de refuser l'objection grammaticale qui voudrait sauvegarder la relative en fin de phrase pour justifier le neutre singulier, sans pronom sujet, qui représente *caelum et terra* : le monde créé est exprimé par le même neutre singulier depuis la fin du chapitre précédent et, d'une façon générale, Augustin se montre très incertain dans l'usage du nombre et du genre qui reprennent ces deux mots ; le neutre pluriel est fréquent, mais notre passage montre l'usage du neutre singulier et, en XIII, II, Skutella a maintenu le féminin pluriel *quas*, malgré la leçon du Sessorianus *quae*.

Un jugement de valeur écarte donc la cosmologie émanatiste.

Afin d'établir que Dieu n'a rien utilisé pour créer le monde, il convient de préciser qu'il n'existait aucune nature autre que Dieu, c'est-à-dire que la nature divine, *una trinitas et trina unitas* (VII), constituait la totalité de l'être. A la seconde phrase est confiée cette donnée : elle nie l'existence d'un être qui, à la fois, ne soit pas issu de la nature de Dieu (*quod de te non esset*) et soit différent de Dieu (*et aliud praeter te*), contre tous les dualismes, contre le manichéisme principalement sans doute.

La négation est posée avec la même sûreté que le jugement de valeur qui précède, sans autre justification que tout ce qui a été dit de l'être de Dieu, sur quoi il est inutile de s'étendre ici (Bibliographie dans l'Introduction aux *Confessions* par A. SOLIGNAC, Bibliothèque augustinienne, t. 13, p. 250 à 262) et qui se trouve tout entier repris par l'invocation *una trinitas et trina unitas* dans la phrase même.

La construction, quoique rare chez Augustin, est pourtant attestée, sans inversion, dans un développement très voisin par son opposition au

manichéisme : *quia extra non est aliquid, quod inrumpat et corrumpat ordinem* (VII, XIII, 19).

Émanatisme et dualisme ainsi écartés, la conclusion s'impose (*et ideo*) que Dieu n'a rien utilisé pour créer le monde (*de nihilo fecisti caelum et terram*).

Il ne nous a pas semblé possible d'exploiter de façon décisive, ni en faveur de notre hypothèse, ni contre elle, la formule qu'on trouve en XIII, II : ... *bonum, quod tibi nihil prodesset, nec, de te, aequale tibi esset*.

Une dernière objection peut être faite à la correction proposée, objection fondée sur des considérations stylistiques, sur le rythme : *Et aliud... Et ideo...* Sans nier la valeur d'une telle remarque dans d'autres situations, on est en droit de ne pas lui accorder un poids déterminant quand la clarté de la pensée incline dans un sens différent.

Qu'on nous permette, pour terminer, de traduire le raisonnement tel que nous suggérons de le mettre au point :

« Car tu as fait le ciel et la terre sans les tirer de toi : en effet ils seraient dans ce cas de même dignité que ton fils unique et, par le fait, que toi-même ; or il serait absolument injuste qu'ils fussent de même dignité que toi. Il n'existait pas non plus un être qui ne fût pas tiré de toi et qui fût autre que toi à côté de toi, qui te servît à les faire, ô Dieu, Trinité une et Unité trine. Par conséquent tu as fait de rien le ciel et la terre. »

Jean ROUSSELET.